

# ***Thérèse Raquin***

**la tournée 2004**

**du 2 mars au 16 mai 2004**

**Carnet de route**

**Florence Michel**

**Les personnages** (qui seront appelés par leur prénom) :

*Gisèle Sallin, metteuse en scène, directrice du Théâtre des Osses ; Jean-Christophe Despond, créateur lumières, organisateur de la tournée ; Christine Torche, costumière.*

*Véronique Mermoud (Madame Raquin), Yann Pugin (Monsieur Michaud), Irma Riser-Zogai (Monsieur Grivet), Céline Nidegger (Thérèse Raquin), François Gremaud (Camille), Julien Schmutz (Laurent) et Céline Cesa, dite Célinou (Suzanne).*

Et aussi : *Maurizio Giuliani, qui tourne un film documentaire assisté de Serge et Nathalie.*

Je rejoins la tournée le **vendredi 19 mars 2004** au **Théâtre Populaire Romand, à La Chaux-de-Fonds**, Très impatiente de revoir cette « Thérèse Raquin » qui, il y a un an et demi, m'avait complètement emportée. « Si vous allez en tournée », avais-je alors dit à Gisèle Sallin en sortant de la salle du Théâtre des Osses, « je viendrais bien avec vous ». Je pensais : « Cette pièce, je pourrais la voir encore dix fois ! » Gisèle s'en est souvenue et m'a prise au mot.

Me voici chargée de laisser une trace écrite de cette grande tournée d'une cinquantaine de représentations qui va passer par treize villes suisses, neuf françaises, une belge et... deux roumaines ! J'en suivrai une bonne partie, spectatrice dans la salle, dans les loges, sur le plateau. Et dans les bus, les restaurants, les hôtels...

Le TPR, donc. A l'issue de la tournée, cette représentation restera comme l'une des meilleures. Mais on ne le sait pas encore. Pour le moment, elle est juste « très bonne » et le courant passe merveilleusement avec cette salle de 200 places remplie à ras bord. On a même ajouté un rang de chaises, les spectateurs les plus proches sont à moins d'un mètre de la scène. Moi, je déguste mes retrouvailles avec la pièce de Zola.

Mais ce spectre de Camille, pourquoi ne revient-il pas ? Gisèle a-t-elle éliminé cet élément de mise en scène ? Réellement, j'étais persuadée qu'à Givisiez, j'avais vu François Gremaud revenir sur la scène pour hanter ses assassins !

Après la représentation, alors que Charles Joris félicite Gisèle, Irma est effondrée. Elle a eu un blanc au moment d'entonner la chanson des mariés. « Et comme le dit la chanson... »... « Qu'est-ce qu'elle dit la chanson, déjà ? » Les autres ont maîtrisé leur envie de rire, surtout Yann vers lequel Irma a tourné son regard désespéré, et qui a entonné à sa place : « Il faut des époux bien assortis-ti-ti »... Le public n'a rien remarqué. Irma n'est-elle pas impeccablement retombée sur ses pattes ?

Je prends des nouvelles du début de la tournée, qui est passée par six théâtres de Suisse romande après une dizaine de jours de répétitions, en février, au Théâtre Mummenschanz de Villars-sur-Glâne qui n'est pas encore en service (à Givisiez, le théâtre est occupé par la création de « Mondicompatible »). Tout était bien me dit-on, rien de spécial à signaler si ce n'est une scolaire très bruyante à Forum Meyrin, une grande salle de 700 places. Gisèle s'est levée pour exiger le calme, sans quoi on arrêterait la représentation. Et ça a marché. Je regrette de ne pas avoir vu ça!

## Vendredi 26 mars

Appel dans le TGV Lausanne-Paris peu après Dijon, vers 11h : « Le propriétaire de la valise noire, voiture 5, place 24, est prié de s'annoncer rapidement ». Assise dans la voiture 3, je vais rejoindre la troupe à Paris où elle joue depuis le 23 mars. Ce soir, elle se produira à Rueil-Malmaison (ouest parisien). Il y a deux semaines, des bombes terroristes ont fait un carnage dans des trains en ville de Madrid. « Mesdames et messieurs, afin de vous rassurer, nous vous informons que le propriétaire de la valise a été identifié » : soulagement, avec cette douloureuse sensation d'être à la merci des fous et de leurs machines de mort.

Huit grands théâtres de la ceinture parisienne ont programmé « Thérèse Raquin ». Voici la troupe des Osses dans le terreau de la pièce. La famille Raquin vit à Paris, se promène au Bois de Boulogne. C'est dans les eaux de la Seine que disparaît Camille. Si la ville s'est presque entièrement métamorphosée depuis 1870, si aujourd'hui les poubelles du métro ont été enlevées par souci de sécurité, on trouve encore des traces de la pièce, des noms de rues dans lesquelles les comédiens iront comme en pèlerinage. Rue Saint-André-des-Arts, passage du Pont-Neuf...

Et puis il y a la descendante de Zola, son arrière-petite-fille, Martine Leblond-Zola, qui était dans la salle au Vésinet le 24 mars. C'est la plus belle version qu'elle ait vue de la pièce, a-t-elle dit. Dimanche, elle accompagnera une partie de la troupe à Médan pour visiter la maison-musée de Zola avec François Labadens, spécialiste et collectionneur de l'écrivain. Selon lui, « Thérèse Raquin » vit avec les Osses sa plus grande tournée.

Sur une colonne Morris dans une rue de Rueil-Malmaison, Thérèse Raquin affiche sa grise et sensuelle mélancolie. « Cette photo », dit Céline, « C'est vraiment Thérèse. Ce n'est pas moi ». Lorsque nous arrivons, en milieu d'après-midi, au Théâtre André Malraux, tout a déjà été mis en place par l'équipe technique depuis le matin : décor, éclairage, accessoires, costumes.

Il ne reste qu'à « raccorder », un terme au sens encore flou pour moi. Accorder les violons, pourrait-on dire, en sachant que chaque salle est différente. Il faut l'appriivoiser. Ici, dans ce théâtre de 700 places, on va jouer dans la version large du décor (12 mètres, au lieu de 9 pour les plus petites scènes comme celle du TPR une semaine plus tôt, et celle de Givisiez).

On teste l'éclairage, la fermeture du rideau, le volume de la musique dans la salle et sur le plateau, celui des voix. C'est Gisèle et François (dont le personnage disparaît à la fin du 1<sup>er</sup> acte) qui officient en se déplaçant dans la salle, communiquant avec Jean-Christophe. Celui-ci vient de crier une bonne nouvelle depuis la régie : « C'est presque plein ce soir ! ». En un peu plus d'une heure, le raccord est achevé, non sans que François ait lui aussi testé sa propre voix et le rot de Camille, dont il n'est cette fois pas très satisfait.

Il reste plus de trois heures avant la représentation. Chacun va les passer à sa guise, qui pour manger, qui pour une balade autour du théâtre, une sieste, un peu de lecture, des coups de téléphone, du shopping.

Les loges, lieux magiques. Quelquefois sordides comme j'en verrai plus tard. Nues le plus souvent, plutôt inhospitalières à mes yeux. Mais peut-être habitées par les comédiens qui y sont passés, les yeux plantés dans le reflet des miroirs.

François et Céline font toujours loge commune, Yann et Irma souvent, en bons compères. Véronique veut être seule. Le quatuor des « jeunes », comme les appelle Yann qui n'en fait pas partie (et ça l'énerve bien) se regroupe quand il y a une grande loge. Contrairement à ce qui se passe dans la pièce, en coulisses le couple Thérèse-Camille s'adore. François attache le corset de Céline, l'aide à coiffer les longs cheveux de sa perruque acajou foncé, enroulés serrés autour de boudins de mousse qui couronnent son front selon la mode de l'époque. Car, et cela me surprend, les comédiens se maquillent, se coiffent et s'habillent eux-mêmes, selon les modèles créés par la coiffeuse et maquilleuse Leticia Rochaix.

Il y a aussi le parfum de Thérèse, « Féminité du bois » de Sisheido et celui de Camille, « Eau de Coulay » d'Helmut Lang. Rien de bon marché ! Yann, qui conserve ses produits de maquillage dans une boîte à outils, ne se sépare pas du peignoir rouge portant son prénom fourni par le Théâtre des Osses. Tout en se métamorphosant en Monsieur Michaud, il, me parle de l'accueil dans les théâtres. Certains disposent des fleurs dans les loges (« A Aulnay-sous-Bois, on est tous repartis avec un immense bouquet »), des boissons, de la nourriture. C'est très variable, imprévisible. Certaines institutions se montrent très avares de signes de bienvenue. Moi je croyais que les acteurs étaient reçus comme des rois ! Hier à Meaux, note Véronique, le directeur a parlé à Gisèle mais n'a pas pris la peine de saluer les acteurs...

Sur le plateau, derrière le décor, Céline prépare la soupe qu'elle servira au 4<sup>e</sup> acte. C'est du thé froid. Elle me dit qu'elle a rarement le trac avec « Raquin ». Dans les loges, des hauts-parleurs diffusent les bruits du public qui arrive. Il y aura presque 700 personnes, chacune avec ses attentes. Après avoir fait leurs exercices de préparation (diction, cordes vocales, échauffement physique), les acteurs se rejoignent sur le plateau. « Viens voir le rituel ! », me dit Yann.

Dans la chambre grise des Raquin, ils se serrent les mains, se font un peu rigoler, esquissent un pas de danse, croisent les doigts, s'encouragent. Puis la musique grave de Caroline Charrière démarre et le rideau s'ouvre. A 20h45 passées, c'est parti pour presque trois heures, entra'cte compris. J'ai le trac !

« Ils rient peu ! », constate Yann à l'entracte en endossant le costume blanc du mariage de Thérèse et Laurent. « Mais ils écoutent très bien ». A sa sortie de scène, il me place dans l'ouverture latérale du décor. « Un grand moment », avertit-il : c'est Madame Raquin découvrant, pendant la nuit de noce, que Thérèse et Laurent, ses « chers enfants », ont assassiné Camille un an plus tôt ! Elle en tombe raide paralysée. Le public frémit. Puis pour le quatrième acte, devant un miroir installé juste derrière le décor, Véronique dessine son masque de douleur et de fureur.

Le rideau se referme sur les deux criminels qui se sont empoisonnés et s'écroulent devant Madame Raquin triomphante. Justice est faite. Tonnerre d'applaudissements. Et je vois, sur les visages des sept comédiens, combien la qualité de cet accueil est

importante, combien ils en dépendent et s'en nourrissent. C'est d'autant meilleur que Gisèle les couvre de compliments !

Les acteurs rayonneront aussi, une fois changés et démaquillés, sous les éloges et les regards admiratifs qu'on leur adressera lors de la réception donnée par Rueil-Malmaison, qui est jumelée avec Fribourg. D'ailleurs le syndic de Fribourg, Dominique de Buman, et le vice-syndic Pierre-Alain Clément ainsi que son épouse Francine, accompagnés par le président du Conseil général de Fribourg, Jean-Pierre Largo (qui ne connaissait pas encore le travail du Théâtre des Osses) ont assisté à la représentation.

Pendant la réception, le décor est rapidement démonté par Jean-Christophe, son assistant Luzius Wieser, dit Lutz (voire Triple Lutz pour Christine) et l'équipe du théâtre, et chargé dans le camion. Avec le sac à costumes sales, dont se chargera la costumière du prochain théâtre. Le duo de techniciens roule jusqu'à la ville suivante, Maison-Alfort (la nuit, il y a peu de circulation), dort une poignée d'heures dans un hôtel et tôt le matin, débarque le matériel et installe le décor sur la nouvelle scène.

Vers 1h du matin les comédiens ont regagné à Paris le Nouvel Hôtel, à côté de la place de la Nation, où ils habitent pendant deux semaines.

### **Samedi 27 mars Maison-Alfort**

Sud-ouest de la ceinture parisienne. Le Théâtre Claude Debussy est plutôt laid. Et il y a dans l'air une morosité étonnante pour un samedi soir, les rues sont quasi-désertes. « Vous devriez avoir des bottines, c'est la première chose qui m'a choquée. Elles ne sont pas d'époque vos chaussures », lance l'habilleuse du théâtre à Christine. Bon, on n'a pas de bottines mais on va jouer quand même dans une salle de 670 places très bien remplie.

Pendant le spectacle, Christine me livre quelques secrets : l'Eau écarlate fait des merveilles et pour les traces de maquillage sur les cols, rien ne vaut les lingettes Nivea Baby passées sous l'eau chaude. Irma a perdu sa cravate (mais Christine a toujours un petit sac de tissus au cas où) et Célinou débarque en coulisses en notant qu'une fois de plus, un téléphone portable a sonné pendant qu'elle parlait. « Mais d'habitude, c'est pendant le Prince bleu... » A l'issue de la représentation, Irma et Julien sortent de scène bras-dessus, bras-dessous, en chantant : « On a congé deux jours, na-na-ni-na-na-na ! » Ils rejoueront mardi soir à Nogent-sur-Marne, mercredi et jeudi à Montargis, vendredi à Sèvres. Je les quitte ici pour les rejoindre le week-end prochain, destination la Roumanie !

## Dimanche 4 avril, Paris-Bucarest

Entrent en scène :

*Mircea Cornisteanu, metteur en scène, directeur du Théâtre National de Craiova (TNC), à 200 km à l'ouest de Bucarest ; Vally Predoaica, conseillère littéraire du TNC, traductrice de « Thérèse Raquin » en roumain et assistante de Gisèle Sallin pour la création à Craiova. Leni Pinte Homeag (Doamna (Madame) Raquin), Cerasela Iosifescu (Thérèse Raquin), Ilie Gheorghe (Domnul (Monsieur) Michaud), Mihai Arsene (Laurent), Angel Rababoc (Domnul Grivet), Adela Minae (Suzanne) et Marian Politic (Camille).*

Tandis que je descends du bus pour entrer dans l'aéroport Charles-de-Gaulle, quelqu'un me bouscule avec la porte du taxi dont il sort. C'est Barbezat, ou Cuche, enfin un des deux comiques suisses qui triomphent, tous nus, au Palais des Glaces à Paris avec « Les marionnettes du pénis ».

Dans l'avion d'Air France qui va décoller vers Bucarest, il nous manque Maurizio et son équipe qui devaient nous rejoindre, venant de Genève par un vol très matinal. Une fois partis nous apprendrons, par un steward, qu'ils ont raté la correspondance à Paris.

Trois heures plus tard, nous entrons en minibus dans Bucarest ensoleillée. Le trafic est ralenti par une manifestation. En fait, c'est une procession du dimanche des Rameaux (cette année, la Pâques orthodoxe coïncide avec la chrétienne, ce qui a d'ailleurs raccourci la tournée roumaine prévue à l'origine : le week-end pascal, les théâtres sont fermés).

Céline demande à notre accompagnatrice comment on dit « poison » en roumain. Car chaque comédien fribourgeois a apporté, pour son homologue de Craiova, un cadeau en relation avec le personnage qu'il incarne. Céline a choisi pour la Thérèse roumaine une bouteille du parfum Poison... (« otrava » en roumain)

Vers 18h, la troupe prend le chemin du Théâtre Bulandra, un des principaux théâtres de Bucarest, voisin du titanesque palais de Ceaucescu. Quatre représentations de « Thérèse Raquin » mises en scène par Gisèle y sont programmées: deux en français, deux en roumain, dans le cadre du Festival « Coup de théâtre à Bucarest », qui célèbre la francophonie.

Ce soir à 19h, la troupe des Osses va découvrir la version roumaine. Moment attendu avec une grande impatience ! Parmi les quelque 700 fauteuils bleus du théâtre, la nervosité des Fribourgeois se remarque. Ils ont le trac ! « Je veux un mouchoir, si je dois pleurer... », dit Irma. Elle fondra en effet en larmes : émotion débordante de voir cet autre Grivet, si différent du sien. « C'est comme une dépossession », dira-t-elle plus tard. Les autres comédiens sont aussi très touchés, et sidérés de découvrir ce spectacle-miroir. Ils ne comprennent pas le roumain, mais devinent le texte. Ils commentent les différences visibles (comme ces imposants « faux-culs » des robes des comédiennes, inexistantes aux Osses), en pressentent d'autres. Une expérience très troublante !

Dans les loges, Gisèle jubile : enfin les deux troupes se rencontrent. Il y a déjà un an et demi que Mircea a vu la pièce à Givisiez, est tombé amoureux de cette « Thérèse » et lui a proposé de venir la mettre en scène à Craiova. Avec la même scénographie et les mêmes costumes de Jean-Claude de Bemels (qui seront fabriqués par les ateliers

du Théâtre national de Craiova avec du matériel local), et la musique composée par Caroline Charrière. Après avoir choisi sur place ses sept interprètes roumains, Gisèle a commencé à répéter en janvier 2004 avec Vally comme interprète. La première a été donnée le 14 février 2004 au TNC, et a reçu un excellent accueil. La pièce de Zola est entrée au répertoire du théâtre, qui la joue en alternance avec, notamment, une adaptation de « La nuit des rois » de Shakespeare.

Donc, Gisèle jubile (bon exercice de diction !). Et les comédiens font connaissance. « Mais où sont les garçons ? », demande – en français – Cerasela. Et Céline : « Je me pose la même question ! » Il y a des étincelles dans les regards. Réunies dans un restaurant autour d'une grande table, les deux troupes décideront que oui, la rencontre est belle. Elle le sera de plus en plus, de mieux en mieux.

Entre temps on a récupéré Maurizio, Nathalie et Serge, tristes d'avoir manqué, dans les loges, la première rencontre entre les acteurs. Pourquoi ont-ils raté l'avion à Paris ? On ne le saura pas vraiment, mais Maurizio en parlera beaucoup et longtemps !

### **Lundi 5 avril, Bucarest**

A 14h, raccord sur la scène du Bulandra. On sent un enjeu exceptionnel : non seulement ce soir les Fribourgeois vont jouer dans la capitale roumaine, ce qui n'est pas rien, mais dans le public il y aura les comédiens de Craiova . Un peu plus tard, ceux-ci auront les mêmes expressions étonnées, des regards brillants de plaisir en découvrant leurs alter ego suisses (dans une salle mieux remplie qu'on ne le craignait : ce soir se déroule, dans un autre théâtre de Bucarest, un grand événement culturel : la remise de l'équivalent des Molière roumains...)

Côté Osses, quelque chose a changé dans l'interprétation, imperceptiblement, au contact de la version roumaine. François, qui a toujours la formule efficace, résume en sortant de scène : « On a fait de l'expressionnisme allemand ! »

« Voilà, les deux rendez-vous ont eu lieu », lâche Gisèle. « C'est bien que ce soit à Bucarest, en terrain neutre ». Au restaurant Casa Gorjana, qui sert de la nourriture typique roumaine et où joue un orchestre, elle s'émerveille encore : « Dire que nous sommes tous réunis ici, c'est génial ! »

### **Mardi 6 avril, Bucarest**

La troupe de Craiova joue au Bulandra. Dans le hall, je pose des questions à Mircea qui, tout de blanc vêtu, revient d'une répétition à l'Opéra national où il met en scène « La veuve joyeuse » de Lehar. Il me parle de son parcours, soixante ans (il est né à Bucarest le 13 avril 1944) de passion pour la scène et le texte. Après des études universitaires de philologie, il a enseigné le roumain pendant deux ans puis s'est lancé dans une formation de mise en scène à l'Institut d'art théâtral et cinématographique de la capitale. « Parmi mes professeurs, il y avait le grand metteur en scène roumain Radu Penciulescu », précise Mircea.

Sitôt diplômé, il est engagé par le Théâtre National de Craiova où il monte des spectacles entre 1973 et 1990, année de la Révolution qui a débarrassé la Roumanie de ses tyrans, Nicolae et Jelena Ceaucescu. « J'ai ensuite travaillé comme metteur en scène au Théâtre Nottara de Bucarest, pendant dix ans, tout en dirigeant celui de la ville de Brasov, à 200 km au nord, entre 1996 et 2000. Depuis le 1<sup>er</sup> décembre 2000, je suis directeur général du Théâtre National de Craiova ».

Nous les Suisses, qui ne connaissons que la paix et la liberté d'expression, sommes intrigués et impressionnés par ce qu'ont vécu les Roumains sous l'ère communiste. Mais nous ne savons pas comment leur en parler. Est-il indécent de poser des questions sur cette période de souffrance ? Et, enfants d'un pays nanti, nous sommes aussi étonnés par les précaires conditions de vie actuelles des Roumains. Nous avons envie d'être discrets, solidaires, généreux.

Jamais je ne comprendrai vraiment ce qu'un Mircea a traversé avec la censure, la répression dans sa vie quotidienne (écoutes téléphoniques, pressions diverses, interdictions de sortir du pays), les pièces imposées par un pouvoir qui ne voyait dans l'art qu'un outil de propagande. « Un de mes spectacles, considéré comme subversif, a été interdit en 1988 », dit-il. « Mais sous Ceaucescu, la culture était la seule forme de résistance, spécialement le théâtre. On trouvait des codes que le public comprenait, des allusions, des doubles sens ».

Beaucoup d'artistes ont quitté le pays, Mircea est resté. « Mon métier, je ne peux le faire nulle part mieux qu'ici », dit-il. « J'appartiens à cette culture ». D'ailleurs, avec quelque 140 mises en scène en trente-et-un ans de travail chez lui mais aussi en Pologne, en ex-URSS et en Arménie, Mircea s'est affirmé comme un pilier de la création scénique roumaine. Il a reçu plusieurs prix.

L'après-dictature a été une « période de grande crise », il fallait de nouveaux repères, « les gens de théâtre ont dû changer leur manière de penser, apprendre à dire les choses directement, sans détours. On s'est rendu compte qu'il est plus difficile de faire de l'art quand on est libre. Avant, on pouvait mettre beaucoup d'insuccès sur le dos de la censure ! Après, on a pu voir qui étaient les vrais artistes... »

Et puis en novembre 2002, Mircea s'assied au volant de sa voiture, son collaborateur Pavel Berceanu à ses côtés, direction la Suisse. Coup de foudre. Au lieu d'aller au théâtre à Genève le lendemain de la représentation, Mircea veut revoir le spectacle. La collaboration artistique qui est née avec Gisèle et sa troupe, relève-t-il, est la première du genre entre la Suisse et la Roumanie. Elle revêt aussi une précieuse dimension humaine : « Il est très important que nous nous connaissions autrement que par la télévision, qui ne montre qu'une triste image de la Roumanie. Si une quinzaine de Suisses sont venus ici, malgré les trous dans les trottoirs, ça change quelque chose ». Il ajoute, avec ce regard pétillant qui est comme sa marque de fabrique : « Et qui sait si on ne vous accueillera pas un jour dans l'Europe... » Car si la Roumanie doit entrer en 2007 dans l'Union européenne, l'Helvétie reste sur sa piste solitaire. Et ça fait rigoler Mircea.

Le soir, à l'Institut français de Bucarest (l'ambassade de France se trouve à la rue... Emile Zola !) où nous sommes tous invités à souper, il ajoutera que l'aventure Raquin « n'est pas seulement la succession de deux spectacles. C'est la forme la plus vivante de la création artistique, par laquelle on peut se connaître les uns les autres ». « Vive la France, et vive Zola ! », lance Gisèle.

« Vous savez tous que je suis au centre d'un ensemble d'émotions dans lequel je suis impliquée à 100% ». L'émotion est forte pour chacun, et maintenant que l'on sait dire « Santé ! » en roumain, les « Noroc ! » fusent, avec des « r » roulés comme il faut. « Les musiciens, les chanteurs d'opéra peuvent partout se rencontrer ainsi », note Gisèle. « Nous aussi, maintenant ! Car nous sommes tous des interprètes ».

Jouer la même pièce en français et en roumain de nos jours, « c'est renouer le fil de l'Histoire », souligne Jean-Marc Colombani, directeur de l'Institut français qui organise le festival « Coup de théâtre à Bucarest ». Non seulement les deux langues latines sont proches, mais les deux pays aussi. La présence française dans les « Principautés danubiennes », dès 1830, a fait que sans interruption, de la moitié du XIXe siècle et aux années 1940, l'élite francophile roumaine pouvait goûter aux deux versions de certaines pièces de théâtre.

« Des grandes vedettes du théâtre français se produisaient à Bucarest. Et il y a carrément eu ici des premières de textes français. La formule a connu son apogée au début du XXe siècle. Mais en 1948, le communisme a tout mis en oeuvre pour bannir la francophilie. Les centres culturels français ont d'ailleurs été fermés. Leurs activités ont été gelées jusqu'en 1986, où les conférences et spectacles ont pu reprendre ».

Aujourd'hui, le français a toujours une place importante en Roumanie. « Il reste la première langue étrangère enseignée à l'école », dit M. Colombani, estimant que « un gros quart de la population roumaine comprend le français ». Mais l'anglais gagne du terrain, comme partout.

### **Mercredi 7 avril, Bucarest**

Avant de jouer, la troupe des Osses a rendez-vous avec une journaliste roumaine qui a vu les deux versions. « C'est la même chose, mais c'est autre chose », résume-t-elle. Pourquoi avoir choisi Zola ? Gisèle lui explique qu'en automne 2002, le Théâtre des Osses a obtenu le statut de Centre dramatique fribourgeois, une reconnaissance étatique et une étape qu'elle a choisi de marquer avec un texte du répertoire français, auquel elle est très attachée. Elle a vu dans « Thérèse Raquin » une force qui ne s'est pas démentie. Quant à la mise en scène, Gisèle évoque le Zola passionné de photographie, et les femmes à la fenêtre peintes au XXe siècle par Balthus.

Au chapitre des personnages, Irma lance : « Je remercie Gisèle d'avoir pensé à moi pour Grivet, parce qu'il fallait le faire, quand même ! Au début, je me voyais toujours en fille » Magnifique travail de comédienne puisque nombre de spectateurs, où que ce soit, ne se rendent pas compte du travestissement. Céline, qui ne s'est pas beaucoup exprimée lors de l'interview, est plus prolixe un peu plus tard dans sa loge : « J'adore ce que fais Cerasela. Je pensais que je serais jalouse, mais non ! On est parties chacune d'une autre idée, moi je me suis beaucoup basée sur le roman, où Thérèse est décrite comme une femme renfermée et étrange ».

Après la représentation, l'ambassade de Suisse représentée par sa conseillère Dominique Petter (l'ambassadeur est en vacances) a organisé une petite réception dans le hall du théâtre. Les comédiens se plaindront de n'y avoir presque plus rien trouvé à manger... Ils se rattraperont à la Casa Gorjana, invités par quelqu'un qui les a accompagnés et gâtés pendant tout le séjour à Bucarest : Anne-Christine Risse, secrétaire à l'ambassade. Et Bulloise ! Nous avons en outre été rejoints par le chef des Affaires culturelles du canton de Fribourg, Gérald Berger, et son épouse Nicole.

### **Jeudi 8 avril, Bucarest-Craiova**

A 9h30, départ en bus pour Craiova, il pleut. Maurizio comme d'habitude est debout entre les sièges et fait ses interviews. Après la grisaille des interminables rues bordées de HLM qui sortent de Bucarest, la campagne roumaine ! Magnifique paysage où la pluie a cessé. « Nous allons traverser la ville de Slatina », me dit Vally, « c'est là qu'est né Eugène Ionesco. Et aussi Ceaucescu... »

Nous voici « à la maison », à Craiova. Découvrant le grand théâtre où travaillent Mircea et sa troupe. D'un des quatre théâtres nationaux de Roumanie (avec Iasi, Bucarest et Cluj), et le deuxième plus ancien. Il date de 1850 mais le bâtiment originel ayant été détruit par incendie, le gouvernement Ceaucescu a fait construire en 1973 un nouveau théâtre qui comprend deux salles (600 et 112 places). Il emploie 156 personnes, dont 33 comédiens, deux jeunes metteurs en scène... et deux souffleuses.

Il a ses propres ateliers de fabrication de costumes (sauf les chapeaux) et de décors, dans lesquels travaillent couturières, menuisiers, cordonniers, etc. Mais nous ne les verrons pas : ils ont congé pour le week-end pascal. Le TNC a ouvert en 1990 sa propre école de théâtre. Ilie, qui travaille ici comme comédien depuis 1964, est un des professeurs. Adela et Marian ont été ses élèves.

« Nous avons monté huit spectacles en 2002, six en 2003 et sept en 2004 », indique Mircea. Le TNC tourne régulièrement à l'étranger, il a joué dans une cinquantaine de pays (mais encore jamais en Suisse) et été plusieurs fois primé. « Nous avons figuré deux fois dans la sélection principale d'Avignon », relève le directeur. « A Craiova, plus de la moitié du public est composé d'écoliers et d'étudiants. Une agence s'occupe de nous promouvoir auprès d'eux ». Le taux d'occupation de la grande salle est de 50%, celui de la petite, de 75%. « Le public veut des comédies faciles », déplore Mircea. « Son goût est dénaturé par la télévision et ses émissions vulgaires ».

Le TNC, qui a une quinzaine de pièces à son répertoire, roumaines et étrangères, joue cinq jours par semaine. « Les acteurs sont très mal payés ». Autour de 120 euros. « C'est insuffisant pour une vie décente », dit Mircea. « C'est pour cela que les musiciens émigrent, mais les acteurs ne peuvent pas, à cause de la langue ! » Dans ces conditions, note-t-il, « la plupart des comédiens ici sont des fonctionnaires dramatiques ».

A Bucarest, une place de théâtre coûte 120'000 lei soit 3 euros pour la première catégorie, la moitié moins pour la 2<sup>e</sup> catégorie. En province, c'est moins cher (entre 1 et 2,5 euros à Craiova).

Ce jeudi en fin d'après-midi, rendez-vous est pris pour une séance de photos qu'on qualifiera aussi bien de « surréaliste » que de « schyzophrénique » : les comédiens des deux troupes posent ensemble, en costumes, sur la scène du théâtre. Puis les Roumains vont jouer.

### Vendredi 9 avril, Craiova

Le matin, certains sont allés visiter des monastères dans la campagne sous la conduite de Patrel, d'autres ont tenté de dormir dans l'hôtel en travaux... Surtout ceux qui avaient passé un bout de la nuit au Velvet, un club de Craiova où Cerasela et Adela ont montré qu'elles ne sont pas seulement comédiennes, mais aussi danseuses à l'énergie inépuisable !

Avant l'unique représentation des Osses à Craiova, ce soir, je bois un café avec Vally, la précieuse Vally, dans son bureau. Elle a été engagée comme conseillère littéraire au TNC en 1998, après avoir travaillé au théâtre de Constanta, au bord de la Mer Noire. « C'est la première fois qu'une de mes traductions est mise en scène », dit cette passionnée de littérature qui se souvient de la présence, dans la bibliothèque paternelle, du roman « Thérèse Raquin ». « Je savais que c'était quelque chose d'affreux, et quand j'enlevais la poussière sur la bibliothèque, je frissonnais ! »

Vally m'explique aussi qu'ici, on coupe systématiquement dans les pièces de théâtre, « même celles de Shakespeare ». On a donc supprimé quelques répliques de Zola pour gagner en intensité. Au théâtre des Osses en revanche, on joue le texte intégral... sauf la toute dernière réplique.

« Ils sont morts trop vite », dit Madame Raquin devant les cadavres de Thérèse et Laurent. Gisèle a pensé que cela pouvait faire rire et qu'il valait mieux terminer la pièce avec la mort du couple sous le regard jubilant de Madame Raquin. Or, m'explique Vally, la phrase résonne tout autrement. « Ce « Au murit prea repede », « c'est ce que tous les Roumains avaient pensé lorsque le couple Ceaucescu a été exécuté ».

Nous venons de deux mondes, de deux cultures, de deux Histoires, et pourtant le théâtre nous rassemble. Il nous montre qu'avec son matériau humain, l'art a des pouvoirs magiques.

L'échange, pour Gisèle, est « extrêmement stimulant, dynamisant, comme des bulles dans le champagne. Il n'y a pas de compétition, mais une circulation d'idées ».

La grande salle du TCN n'était pas pleine, on s'y attendait. Mais le public, constitué en grande partie d'universitaires, d'enseignants et de lycéens étudiant le français, était heureux de pouvoir suivre un spectacle dans cette langue (ça n'était plus arrivé à Craiova depuis très longtemps). Maria Tronea, vice-présidente de l'Association roumaine des professeurs de français, a proposé qu'une discussion soit ouverte entre la troupe et le public à l'issue de la représentation. « Les professeurs de français

connaissent aussi beaucoup de choses », m'explique-t-elle, sur la littérature d'expression française de Suisse : Corinna Bille, Alice Rivaz, Anne Cunéo, Ramuz... »

Donc une fois la pièce terminée, les comédiens reviennent sur le plateau, en costumes. Ils déplacent les éléments du décor pour s'asseoir face au public, avec Gisèle et Mircea. « Quelle seraient vos conclusions sur cette expérience ? », demande Mme Tronea. Gisèle : « Parfois je pensais que j'étais une metteuse en scène très dirigiste, et en voyant les deux versions, je me suis rendu compte que j'accordais sans doute plus de liberté aux acteurs, ça m'a fait plaisir ! »

Mircea, qui vient de demander à Madame le professeur de ne pas monopoliser les questions, et d'expliquer qu'il a « appris le français sans professeurs, sans école », souhaite que l'échange avec le Théâtre des Osses se poursuive. « Nous deux le voulons, les acteurs aussi. Les finances, je ne sais pas ».

Après une dizaine de questions (posées par d'autres personnes que Mme Tronea !), un homme se lève : « Je vais vous lire quelques vers que cette rencontre m'a inspirés ». Il les réécrira dans mon cahier, quelques minutes plus tard (de toute façon je suis trop émue pour avoir pris note qu'il déclamait) :

« Hommage aux artistes »

*« Souvent les artistes descendent sur la Terre.  
Leurs blanches ailes, leurs paroles, leur mystère  
Appelés par un sourire, une prière  
Souvent les artistes descendent sur la Terre...*

*Partout les artistes sont de passage.  
Leurs paroles, en parlant tous les langages  
Pour les enfants, pour les fous, pour les sages  
Partout les artistes sont de passage.*

*Parfois ils deviennent des anges rebelles.  
Parfois ils se brûlent leurs blanches ailes  
Parfois ils ne remontent plus au ciel  
Parfois les artistes deviennent des anges rebelles... »*

Et il ajoute : « En souvenir d'une inoubliable soirée de printemps 2004 ».

Il s'appelle Aurel Rosca, est professeur de français dans un lycée de Melinesti, à une trentaine de kilomètres de Craiova. En 1992, m'explique-t-il, il a créé avec d'autres francophiles une petite société autour d'Arthur Rimbaud. « Avec mes élèves, nous avons composé des chansons en français, et mis en scène des morceaux de pièces de Beckett ».

La Roumanie nous a offert, au moment où nous devons la quitter, un cadeau à son image : lyrique, spontanée, émouvante.

## **Samedi 10 avril, Craiova-Bucarest-Paris-Genève-Fribourg**

Tout ça en une seule journée. Tristesse générale, la semaine a passé trop vite et même si, comme le dit Gisèle, « nous, on est habitués à commencer et à finir », c'est douloureux. Mais dans moins de quatre semaines, les Roumains seront à Givisiez !

## **Dimanche 18 avril, Bâle**

Première date après la Roumanie et une semaine de pause. Le Schauspielhaus, construit il y a deux ans, a une salle de 500 places en rouge et noir tout à fait « cosy », c'est le terme utilisé par Gisèle qui annonce une grande nouvelle : le Ministère français de la culture les a faites, elle et Véronique, Chevaliers des arts et des lettres !

Très bonne acoustique, très bonne humeur chez les comédiens pendant le filage. Célinou remarque : « C'est comme si on commençait une autre tournée, comme si la Roumanie avait été un sommet ». A quoi pense Céline, allongée sur le lit ? Dans les spacieuses loges, il n'y a rien à boire et juste quelques biscuits dans une coupe de verre.

La salle est quasi-pleine et derrière moi, au troisième rang, une spectatrice très bavarde se plaint après avoir bruyamment toussé : « On ne les entend pas bien ». D'ailleurs, je n'ai jamais vu une salle si éternuante, toussante et papotante. Et voici la remarque qui tue. « C'est du théâtre de patronage », lâche la même derrière moi. « On se croirait à la Maison Saint-Georges, c'est mal joué ».

« Je l'ai entendue », me dit Céline à l'entracte. « J'ai rarement senti aussi fort que les gens ne m'aimaient pas », ajoutera-t-elle à la fin, elle qui est en scène pendant presque toute la pièce. « Ils n'ont fait que de parler et de soupirer pendant le dernier acte », dit Julien. Irma, elle, est très contente : ses scènes n'ont eu que de bonnes réactions !

## **Mercredi 21 avril, Bulle**

Célinou, qui joue ce soir « à domicile », sort de sa première scène : « J'étais pas bonne ! J'aime pas jouer ici » La scène de l'Hôtel de Ville, qui est la plus petite de toute la tournée, accueille pour la dernière fois un spectacle de la saison culturelle bulloise. En septembre, celle-ci se déplacera dans la nouvelle salle construite à La Tour-de-Trême.

L'après-midi, la troupe a donné une représentation scolaire. Un après-midi de congé, c'était dangereux ! Pourtant tout s'est bien passé avec les collégiens, conquis par « Thérèse Raquin ».

## Vendredi 23 avril, Yverdon-les-Bains

Au Théâtre Beno Besson où ils ont déjà joué la veille, les comédiens sont tendus. La scolaire de l'après-midi a été difficile. « Un gars du premier rang s'est levé pendant que Grivet parlait », raconte Céline. « Et quand j'ai dit 'Mais pourquoi lui ai-je refusé ce baiser ?', j'ai entendu plein de 'parce que...' » Et « - Me remarier grands dieux, mais avec qui ? - Avec Osman ! »

Une représentation l'après-midi et une le soir, c'est dur. D'ailleurs, une certaine lassitude plane dans les loges. Céline : « On a joué 31 fois ! » Yann : « C'est la première fois que je ne suis pas maquillé au moment où la pièce commence... François : « Hier soir, j'ai loupé la clochette pour la sortie de Suzanne au 2<sup>e</sup> acte. Mais quel con ! Par contre, pour la première fois je comprenais ce que veut dire Thérèse avec 'Aime ton prince bleu toujours en rêve !', et je trouvais ça intéressant ».

## Jeudi 6 mai, Givisiez

En arrivant au Théâtre des Osses, je rencontre Mircea devant la porte ! Les Roumains sont arrivés à 3h du matin après un long voyage en bus : deux jours de route et des tracasseries douanières. Bien que les ressortissants roumains n'aient, depuis peu, plus besoin de visa pour entrer en Suisse, il y a d'autres soucis.

Quel bonheur de les retrouver, de leur montrer le théâtre (qu'ils adorent, disent-ils unanimes) et de leur présenter le reste de l'équipe fribourgeoise. Ils vont donner deux représentations, vendredi et dimanche, et repartir lundi matin déjà.

La première soirée du grand « week-end Raquin » est consacrée au café littéraire où quatre comédiens lisent des extraits de romans de Zola (quatre scènes d'amour des premiers Rougon-Macquart entre 1871-74) que François Labadens analyse. Céline lit quelques pages de « La fortune des Rougon », Véronique de « La curée », Yann du « Ventre de Paris » et Céline de « La faute de l'abbé Mouret ».

Vu le nombre de réservations, le café littéraire a été déplacé de la cafétéria au théâtre. En préambule, Gisèle explique au public : « Je ne m'étais jamais plongée dans l'oeuvre de Zola. A Craiova, quand nous répétions, j'ai lu 1500 pages des Rougon-Macquart, et j'ai été tout à fait décoiffée. Des idées reçues ont éclaté en morceaux ». François Labadens, lui aussi, est venu tard à l'oeuvre de celui pour lequel il s'est passionné : dans la bibliothèque de ses parents, une famille de la haute bourgeoisie, Zola était absent. « Une espèce de censure par le silence » pour un auteur jugé immoral, vulgaire.

« A 33 ans, dans une maison de campagne, je suis tombé sur un livre de poche, «c'était 'La bête humaine'. Je me suis mis à dévorer tout Zola, et j'ai acheté des lettres de lui, des manuscrits qui éclairent son oeuvre. Au terme de 'collectionneur', je préfère celui de 'débusqueur', ou d''enquêteur'. »

## Vendredi 7 mai, Givisiez

Les acteurs de Craiova doivent se maquiller et s'habiller eux-mêmes, ils n'en n'ont pas l'habitude, mais les Fribourgeois sont aux petits soins. Ils vont aussi s'occuper pour eux de la régie-plateau. Dans la salle, on attend l'ambassadeur de Roumanie en Suisse, qui n'arrive pas. « Bon, moi j'y vais! », décide Gisèle à 20h10. Le théâtre est quasiment plein : les Roumains de Suisse sont venus, alors qu'on ne savait pas trop à quoi s'attendre. L'émotion, la joie de voir un spectacle dans leur langue sont perceptibles. Quant à la troupe des Osses, elle vit un grand moment lorsque le rideau s'ouvre sur ses amis jouant dans son théâtre.

L'ambassadeur Ioan Maxim, qui est arrivé quelques minutes après le début de la pièce (son chauffeur a eu du mal à trouver le théâtre), se réjouit, en sortant, de la qualité du spectacle. Et salue l'initiative de Gisèle et Mircea, qui est une grande première.

Dans le public il y avait une Gruérienne. Dana Raemy, de Gumefens, habituée du Théâtre des Osses, est née à Bucarest où elle a vécu jusqu'à ses 20 ans. Sa grand-mère, Nelly Sterian, a toute sa vie été comédienne au Théâtre Bulandra ! Celui-ci, que nous connaissons bien, porte le nom de la grande actrice Lucia Sturza Bulandra, une diva dont Mme Raemy se souvient très bien. « J'ai vécu dans les coulisses de ce théâtre, c'était une vie que j'adorais. Donc je suis très émue ce soir... »

Quant aux acteurs de Craiova, ils sont ce soir ravis d'avoir joué sur une petite scène, tout près du public. « C'est une autre énergie, avec de la complicité », note Adela. « Nous sommes plus concentrés », dit Marian, « je pense que le spectacle a été très réussi à cause de ça »

## Samedi 8 mai, Givisiez

Dans la cafétaria, une cigarette au bec, Leni me parle de Madame Raquin, ce personnage de tragédie qui est son registre à elle. Leni a joué Phèdre pendant sept ans, dans une grande tournée internationale avec le TNC dont elle fait partie depuis quarante ans. Les larmes de Leni, en scène, « sont sincères. Si je ne pleurais pas, je mentirais. J'ai pleuré la Mer Noire sur scène, un océan ! ». Et Madame Raquin, qui perd son fils unique et est trahie par ceux qu'elle aime, est aussi une des ces femmes blessées.

« Après avoir joué, à Craiova, je rentre directement chez moi, je vais dans ma cuisine, je bois une bière, je me couche. En tournée, pendant quelques instants je ne peux pas être sociable. Les gens ont l'impression que je suis froide. J'ai aussi besoin d'une heure pour sortir de ma propre vie et aller sur le plateau. Dans ce métier, on se promène entre deux réalités ». Leni, qui est née en Transylvanie près du château de Dracula, est en train d'écrire ses mémoires. Elle y mêlera une histoire romancée.

## **Dimanche 11 mai, Givisiez**

Aujourd'hui, c'est « la totale » : spectacle en roumain à 17h, en français à 20h. J'entre dans les loges vers 19h et trouve Marian (les autres jouent encore) parlant de football avec Julien, déjà maquillé. Lorsque les Roumains sortent de scène, ils croisent les Fribourgeois qui vont se mettre en place. « Merrrrde ! », leur lance Adela avec son joli accent (le même que lorsqu'elle appelle Yann « mon oncle »). Dans le hall, le public du premier spectacle croise aussi celui qui attend pour le second !

C'est aussi la fin d'un parcours. Fleurs, embrassade générale : à la fin de la pièce en français, les comédiens des deux troupes sont réunis sur la scène et des larmes coulent. Ici encore, comme en Roumanie, cette sensation que ce fut trop court.

Claude Cojocaru, l'ami roumain de Mircea (ils se connaissent depuis trente-sept ans) qui vit au Mouret, vient de voir les deux versions : « La pièce en français, je la comprends. Celle en roumain, je la sens », dit-il joliment en citant un auteur roumain vivant en France. Michèle Roquancourt, une autre habituée des Osses, a aussi fait le « marathon Raquin ». Si elle ne parle pas un mot de roumain (mais connaît le pays), elle est venue par curiosité pour le projet. Et puis à la fin de la pièce, elle a décidé de rester pour revoir la version française ! « Une expérience d'une grande richesse ! », résume son amie Rosangela Gramoni.

Les membres des deux troupes en pensaient autant lors de leur dernière soirée ensemble... Elles se sont quittées après une belle fête et des chansons, beaucoup de bisous et des larmes, des échanges d'adresses. Les plus jeunes n'ont pas dormi et se sont rendus ensemble au départ du bus, à 7h du matin...

## **Jeudi 13 mai, Givisiez-Arlon**

La seule date en Belgique de la tournée, c'est Arlon, ville dont presque personne ne connaissait l'existence jusqu'à cette année : le procès du pédophile et tueur belge Marc Dutroux s'y déroule pendant plusieurs mois. Arlon est tout au sud du pays, près de la frontière française.

Sur l'autoroute, en France, nous nous arrêtons (c'est Véronique qui nous conduit) pour manger. Julien reçoit un coup de fil d'Adela, elle fait des bisous à tout le monde, elle est au théâtre. « On peut imaginer, on connaît les endroits », dit Célinou, nostalgique.

Arlon n'est pas aussi sinistre qu'on se le figurait, elle a même une jolie vieille-ville ! Dans la brasserie où nous prenons l'apéro, la télévision diffuse bien sûr des images du procès Dutroux (qui se tient de l'autre côté de la place). Il est aussi question de Roumains qui font la manche, et d'une « chasse aux clandestins » menée avec des chiens spécialement dressés pour débusquer les gens cachés dans les buissons...

## Vendredi 14 mai, Arlon

Sur une terrasse avec Irma. Dans trois jours, l'aventure « Thérèse Raquin » se terminera. « On se prépare à ce que ça finisse, ce n'est pas une surprise », dit la comédienne. « Je suis très fatiguée. Je retrouverais bien mon personnage de Grivet, mais plus tard... Tout le monde aime ce personnage, c'est génial. C'est un petit rôle, mais les gens viennent toujours vers moi à la fin du spectacle... quand ils me reconnaissent. Mon premier rôle, avec Omar Porras, c'était un homme. Et dans « L'avare » que monte Gisèle l'année prochaine, je jouerai La Flèche, le valet de Cléante ! »

Yann est aussi content de sa tournée : « C'était une belle aventure, tout s'est bien passé, sur le plan humain aussi. Paris a été un moment assez privilégié. Quand j'étais ado et que je rêvais d'être comédien, ça ressemblait à ça, le côté saltimbanque ».

La fin de la tournée est aussi le moment de parler avec Jean-Christophe, qui l'a organisée. C'est une de ses casquettes au Théâtre des Osses, où il est directeur technique. Les deux semaines à Paris, dit-il, ont été éprouvantes mais tout s'est bien passé (hormis ce pan de décor qui est tombé à Montargis, entraîné par le rideau bricolé qui se fermait à la fin du premier acte. Du coup, on a fait sans rideau).

« Je ne vis pas avec les comédiens », note Jean-Christophe, « j'ai un autre rythme. Je vais manger avant le spectacle parce qu'après, c'est trop tard, il faut démonter ». A Craiova, dit-il, « j'ai rejoint Gisèle 15 jours avant la première pour la création lumières. Comme ils n'avaient pas tout le matériel nécessaire, on a adapté. Le résultat était moins léché ».

Arlon, début de soirée : la Maison de la culture a des allures de bunker. Drôle d'ambiance, « personne n'est venu nous accueillir » dit Irma. « Juste un monsieur qui a mis du papier dans les toilettes ».

« Difficile de parler de crime devant ce public », note François en sortant de scène. C'est vrai que la situation est pesante, et la pièce comme un couteau qu'on retournerait dans la plaie de ce pays traumatisé par Dutroux et sa bande. En plus, le programme annonce que la pièce dure 1h30... Alors on va faire des bêtises en coulisses. François, qui a revêtu le soutien-gorge de dentelle blanche de Céline ainsi que son manteau imprimé léopard, accueille Célinou derrière le décor lorsqu'elle sort quelques secondes pour chercher la corbeille de laine de Madame Raquin. Fou rire garanti. « Je ne dois plus mourir qu'une fois », dit François après les saluts.

## Dimanche 16 mai, Berne

Pour la dernière étape, le plus beau théâtre. A l'italienne, somptueux, digne de la capitale helvétique en somme ! Assise dans le public pour les deux premiers actes, j'ai un sentiment douloureux : une belle aventure se termine, et c'est certainement la dernière fois que je vois ce spectacle dont je ne me suis pas lassée. Heureusement, les commentaires de deux spectatrices, à ma gauche, dédramatisent l'instant. L'une déplore que le chat François, qui est très présent dans le roman « Thérèse Raquin », soit ici absent. L'autre avertit que « quelque chose va se passer » sur le canot au bois de Boulogne, au cas où on ne l'aurait pas compris.

Dans les loges, après l'entracte, je prends la température de cette page qui se tourne. « Rien de spécial », dit Céline. « Je réalise toujours trois ou quatre jours après que c'est fini ». Pour Véronique, « le chemin est fait, on a bien parcouru l'œuvre, c'est bien que ça s'arrête. Moi je continue mon métier, j'ai de la chance d'avoir des projets. Je dirais que ça ne fait que commencer... »

Irma : « Toute notre vie il y a des premières et des dernières ». François : « C'était une belle tournée, on a bien défendu le spectacle, on a eu la chance de pouvoir l'explorer sur deux ans. On l'a joué 80 fois ». Pendant que les comédiens saluent, un technicien du théâtre décolle déjà un scotch derrière le décor, monte sur une échelle et commence à démonter. A peine sortie, Véronique demande : « Il est où, le linge sale ? » « Au revoir mes petites bouclettes », dit Célinou en rangeant les postiches devant la caméra de Maurizio.

« C'était une super dernière », lance Gisèle à sa troupe. « Les gens étaient scotchés je crois ».

Un souper nous attend à Givisiez, ainsi que le transport du décor dans le dépôt du théâtre (tout le monde s'y met, ça va plus vite). C'est aussi la fin de la saison aux Osses. « Merci pour ce parcours formidable depuis janvier », dit Gisèle : « Musset, Mondio, c'était toujours plein ».

Et puis Céline se lève pour annoncer : « J'ai fait toute la tournée avec un petit visiteur clandestin » C'était donc ça, le décolleté de plus en plus pigeonnant dans un corset de plus en plus étroit ! « Un petit Raquin », dit Gisèle.

Florence Michel

Achévé à Fribourg, le 13 août 2004.